

LES ENJEUX DE LA SÉCURITÉ GLOBALE

Vers une nouvelle doctrine américaine ?

Le retour des réalistes

Par XAVIER RAUFER



Qui entend chanter le merle au milieu d'un ouragan ? En tout cas, pas les médias français. Hypnotisés par la débâcle financière, ceux-ci ont ignoré une ré-

cente nouvelle, pourtant vitale pour l'avenir de la sécurité globale, c'est-à-dire de la lutte contre le désordre mondial, les terrorismes, le crime organisé, les grands trafics illégitimes transnationaux, etc.

Peu avant la nouvelle présidence, il s'agit en effet de la répudiation annoncée, par le ministre américain de la Défense en personne, de l'aventure irakienne et de la "guerre à la terreur" conduites par la Maison-Blanche de George Bush.

Le 29 septembre en effet, devant un parterre de généraux réunis à l'Université de la défense nationale de Washington, Robert Gates (qui fut sous Bush père un efficace patron de la CIA) a sans ménagement condamné la doctrine même, et la vision de la guerre, de son propre ministère (le Pentagone).

Rejoignant les critiques faites par des experts européens dès l'après-11 septembre 2001, Robert Gates dénonce le culte de l'action armée brutale sur la scène internationale et la fascination américaine pour le high-tech : « Soyez modestes, fulmine-t-il, sur ce que la force militaire et la haute technologie peuvent accomplir ! » Dans la foulée, Gates dénonce vigoureusement la culture « idéalisée, triomphaliste et ethnocentrique de la guerre » régnant au Pentagone. Enfin il accuse : en cinq ans de guerre en Irak, la défense américaine n'a toujours rien conçu d'efficace (armes spécifiques, doctrine) qui permette de gagner les conflits asymétriques.

Précédée de louanges sur le courage des soldats (Mao disait « des balles enrobées de sucre »), la dégelée s'explique d'abord par l'exaspération de Gates face aux élucubrations des doctrinaires de la défense américaine. En plein doute métaphysique devant les échecs et enlisements de l'Afghanistan à la Somalie via l'Irak, ceux-ci élaborent en effet ces derniers temps des projets bizarres ou consternants, prônant par exemple qu'à l'avenir l'armée améri-

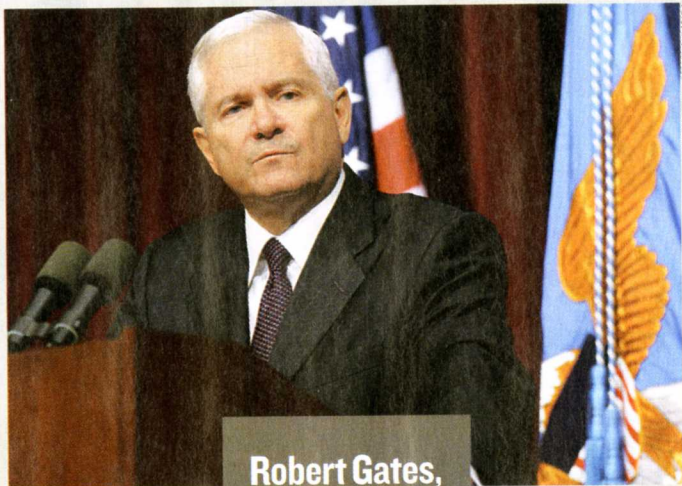
caine fasse moins la guerre et rebâtisse en revanche des États effondrés (*nation building*). Ainsi transformée en une sorte de police de proximité, elle aurait pour mission, dit un officier, de « changer des sociétés entières ».

Or, Gates, en bon réaliste, sait que s'il est déjà ardu de se réformer soi-même, changer durablement les autres est quasi impossible, surtout pour un Pentagone qui, insiste Gates, a dans le passé copieusement négligé « le côté psychologique, culturel et humain » d'une guerre, toujours « tragique, inefficace et incertaine » dans la vraie vie.

Que Gates tape sur la table tient aussi à l'amorce d'un grave échec en Afghanistan. Le chef de l'armée britannique sur le terrain, l'ambassadeur de Sa Majesté et le représentant de l'Onu à Kaboul le disent d'une même voix : la guerre d'Afghanistan "ne peut être gagnée". Dans le pays, le terrorisme et les talibans gagnent du terrain. Laissé à lui-même, insistent ces officiels, l'ondoyant M. Karzaï, et ses soieries chatoyantes, est, dans l'heure, pendu au premier réverbère. Pire encore : sur le terrain, observe depuis Kaboul un ambassadeur de Russie inquiet mais amusé, les États-Unis et l'Otan réitèrent les erreurs commises, en son temps, par l'Union soviétique (occuper les grands centres et, partant de là, tenter de pacifier les campagnes) !

Cessons de rêver, disent désormais à voix haute les officiels réalistes et les hommes de terrain. Que les dirigeants occidentaux renoncent à vouloir des choses radicalement contradictoires : la fin du terrorisme et en même temps, dans ces États effondrés, une démocratie à la Montesquieu. N'imaginons pas pour demain des dames afghanes en minijupe lisant *Cosmopolitan* au Starbucks Coffee de Kaboul – ville où un diplomate souhaite même discrètement l'intronisation d'un « dictateur acceptable ».

Un général moustachu à Kaboul, Mogadiscio et, pourquoi pas, à Bagdad ? Tout ça pour ça ! Reviens Saddam, tout est pardonné...



Robert Gates, le secrétaire à la Défense, a condamné la vision de la guerre de son propre ministère, le Pentagone.